



fardeaux

Romain Eudeline

Romain Eudeline

Fardeaux

© Romain Eudeline, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7675-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Notes du 29 février 2024

Léo est mort. Clara m'a appelée vers 6 heures du matin, elle l'a retrouvé avec un stylo plume planté dans la gorge, la carotide sectionnée. Il était mort depuis quelques heures quand elle est entrée pour lui servir le petit-déjeuner, le moniteur n'a pas sonné. Je suis arrivée à l'hôpital en même temps que la police. On a dû annoncer un planning de garde restreint, quatre infirmières pour l'étage. Avant de constituer les rotations, j'ai demandé à Clara de réunir les filles qui bossaient cette nuit. « Pourquoi il n'a pas sonné, ce putain de moniteur ? Un objet tranchant dans la chambre d'un patient suicidaire, comment est-ce possible ? » J'étais en face d'une armée de cernes, affolée.

Je n'ai pas pu lire les derniers feuillets que Léo m'a transmis hier soir, lorsque je l'ai quitté.

Il faut que je parcoure tout le dossier, ses feuillets et mes notes. Sonder chaque mot, depuis le début.

Premier feuillet : Apostrophes

Entendu, docteur.

À condition que vous laissiez à ces phrases la chance de se justifier. Qu'elles fluctuent jusqu'à l'équilibre. Et laissent jaillir des flots apaisés, l'horizon d'un étant.

Mais il y a ces espaces, incontrôlables, qui m'obsèdent.

Là, entre chaque mot, un temps qui s'écoule, abandonné au lecteur, et où il peut, ne rien se passer.

*

Plus j'augmente le délai entre l'écriture de cette phrase et l'écriture de la suivante, moins je suis authentique. Délibérer de l'emploi des mots au-dessus d'une feuille blanche, c'est hors de question. Aucun tri. Le bon mot, c'est celui qui surgit en premier. En m'épanchant, je suis certain que je ne lirai jamais cette série de caractères ailleurs. Et ce que vous appellerez « médiocrité » n'est qu'une réaffirmation de ma singularité. Ce qu'il faut dire de tous les textes que vous lirez, c'est qu'ils sont faux. Tous faux ! Voilà, c'est comme ça qu'il faudrait écrire docteur, comme je le fais là, sans artifice. Se déverser en ne laissant aucune pensée décanter.

Imaginez un récit qui serait le compte rendu du fil de pensées de son auteur. Des idées nouées entre elles seraient retranscrites dans leur ordre d'apparition, jamais démêlées, et en continu. La feuille blanche brodée de pensées en série où l'écrivain serait contremaître. Comme « feuille » vient d'appeler « blanche », là, juste au-dessus. Des signifiants qui se réaffirmeraient en se mandatant mutuellement. Ils se mettraient en rang, expressément, les distances qui les séparent comme rapiécées par automatisme. Un tissu se dévoilerait, déjà là, qui

contrôlerait l'espace, le temps. Un passé recousu par jacassement.

Autonome, l'étoffe s'épaissit toujours au fil du temps. Des fibres se désolidarisent, la pensée fourche. Comme le mot « mort », par exemple, qui surgirait, inexplicablement et d'on ne sait où, aussitôt après que le mot « embryon » a été affiché quelque part entre nos tempes. Fréquemment, ce mot imprévu est méthodiquement délaissé comme une aspérité que nos doigts contournent en caressant du satin. Et on renonce à parcourir ce pli étrange.

Vous n'êtes pas dupe docteur, c'est pour cette raison que j'ai accepté. Vous ne laissez aucun mal au hasard et vous savez, au fond, ce que j'ai dû reprendre pour écrire ces lignes. Cette métaphore filée, là, c'est un aveu d'impuissance. L'endiguement inéluctable de toute spontanéité, la preuve que je passe en fait mes soliloques au rouet. « Soliloque. » Je ne sais même pas ce que ça veut dire. Il ne m'appartient pas ce mot, j'ai dû déshabiller des gens pour l'écrire.

Puisque nous sommes condamnés à nous parer de mauvaise foi.

En réalité, je suis incapable de me priver de la joie que j'ai à peigner mes pelotes dégueulasses, égrener les mots, provoquer les espaces. Il faut les polir les mots, mais pas trop. Le risque, c'est qu'ils deviennent trop soyeux, insaisissables. Et puis tout dépend de la rugosité du lecteur. Regardez comme ces phrases suintent et comme je suis encore trop sale.

Seule votre lecture a le pouvoir de me laver.

*

Il y aura ce que j'écrirai et il y aura ce que le langage dira, sans me consulter. Je noterai des bribes et, un jour, les phrases se rangeront toutes seules dans un ordre qui vous conviendra.

Alors seulement, je vous ferai confiance.

Notes du 4 Novembre 2023

Un nouveau patient est arrivé des urgences dans notre service. Lors de la première transmission, ce matin, les deux infirmières m'ont dit qu'il ne communiquait pas. Quand je suis allée me présenter à lui, ses yeux prospectaient en balayant la pièce et en réagissant aux mouvements du personnel médical entrant dans la chambre. Son regard a rencontré le mien sans qu'un muscle du visage se contracte, comme si j'avais été cette table ou ce rebord de fenêtre précédemment observé. Finalement, c'est juste qu'il ne parle pas. Moi j'ai beaucoup parlé pour compenser. De nos prises en charge, de la relation de confiance qu'il nous fallait construire, comme s'il devait y avoir un nombre de mots minimum à prononcer pour commencer une thérapie. Je n'ai obtenu aucune réaction de sa part. Quand je lui ai demandé de me dire ce qu'il ressentait, ses yeux se sont plantés dans les miens pendant un instant qui m'a paru assez long avant qu'il ne reprenne l'inspection de cette chambre qu'il semblait découvrir chaque heure de la journée.

Quelques jours plus tard, je suis venue vers lui avec un carnet et un crayon souple fabriqué avec de la gomme, comme ceux que l'on donne aux enfants pour qu'ils ne se blessent pas. On utilise ces crayons avec chaque patient, ici. Lorsque j'ai dit « s'exprimer par écrit », il s'est redressé sur son lit. Alors qu'il jugeait ma proposition, je le voyais pour la première fois examiner mon regard. Ce sont mes lèvres qui ont confirmé ma bonne foi. J'ai souri en tordant une partie de ma bouche et j'ai haussé mes sourcils comme pour dire : « Ça ou autre chose, c'est une proposition comme une autre. » Il a accepté.

Deuxième feuillet : Dettes

Papa et Maman sont dans mon appartement et terminent de ranger mes affaires dans des cartons. C'était il y a quelques semaines, avant que je ne sois allongé ici devant vous. Je suis seul dans leur maison au milieu de ces pièces et de ces objets infestés de souvenirs, des lambeaux de chape.

La cuisine. J'ai huit ans et Maman vient de perdre son père. À cette période, nous continuions d'aller chez mes grands-parents. Papi recevait des soins à domicile. Nous entrions de moins en moins dans la chambre médicalisée au bout du couloir. Maman se forçait mais ma sœur et moi n'étions pas obligés. Il ne reconnaissait plus personne. Un prénom parfois, rarement le bon.

— Comment on fait pour vivre sans ses parents ? avais-je demandé à ma mère quelques jours plus tard en portant jusqu'à la cuisine un sac de courses rempli d'articles légers.

Habillée de son long châle noir, Maman venait de relever ses lunettes et laissait reposer une partie de son deuil sur son front, à la lisière des cheveux.

— Je vous ai eus, vous, les enfants, m'avait-elle répondu d'une voix chancelante.

Elle arbore un sourire forcé, l'extrémité d'un tunnel où son habituel enthousiasme avait été enseveli.

*

Le bureau. J'ai douze ans et Maman entre dans cette pièce où nous faisons nos devoirs. Penchée au-dessus de mon cahier qui dégueulait d'encre : « Qu'est-ce qu'elle te reproche encore celle-là ? ». Elle me demande d'arrêter de copier les lignes interminables de verbes à conjuguer. Une punition de la veille. Depuis plusieurs années, Maman est en froid avec l'une de ses collègues, madame Latourre, ma professeure de français.

Mon copain Félix, au fond de la classe, enchaînait les grimaces franchement

désopilantes et moi je me permettais de commenter à voix haute le désintérêt que j'avais pour les exercices proposés. L'attention que nous portaient nos camarades, témoins derrière les tables en forme de « u », catalysait en moi une tension qui avait pour origine les rares regards réprobateurs de l'enseignante. Poursuivant son cours, barricadée derrière un profond déni, le mur du fond de la salle accueillait ses yeux fixes tout en participant à l'écho des fantasmes qu'elle déclamait. L'arrière-plan plâtré d'un récit auquel nous n'avions pas accès.

Un jour, madame Latourre m'a exclu du cours et a refusé de me réintégrer à la classe pendant un mois. Puis j'ai dû y retourner.

Dans un premier temps, je crus retrouver le renoncement de l'enseignante. Rien n'avait changé. Elle niait le brouhaha, mes remarques et son incapacité à se faire entendre. Mais un jour où elle ne parvenait pas à obtenir le silence de sa classe, madame Latourre alla se placer à l'extrémité gauche du tableau et se percha sur son estrade en bois. Complètement immobile, elle attendait. Après de longues minutes, lassés d'être indécis, nous n'entendîmes plus un seul grincement des lattes qui s'assouplissaient sous le poids inaltérable de cette femme. Le silence fut total. Parfaitement figée. L'air ambiant qui entraînait enfin dans ses poumons semblait nous manquer, à moi et à mes camarades. Très calmement, elle dit : « Nous allons jouer à un jeu. Vous allez m'adresser les questions que vous voulez mais je répondrai systématiquement par le mot "saucisse". » Je me raidis sur ma chaise pendant que mon imagination faisait passer les grimaces de Félix pour de la bienséance. Elle reprit : « Si l'un d'entre vous parvient à me faire ne serait-ce que sourire, il prendra ma place et nous reprendrons avec les mêmes règles. » Les consignes nous étaient apparues avec clarté mais nous n'étions pas certains de comprendre ce qu'il se passait.

— Madame, est-ce que le jeu il a commencé là ? demanda une élève après un nouveau silence.

— Saucisse.

La fausse résignation sur le visage de cette enseignante pétrifia toute la classe pendant plusieurs secondes. Seules gigotaient dans nos têtes les questions que

nous préparions en silence.

— Comment vous appelez-vous ? proposa une camarade, fière d'être la première à tenter de déstabiliser l'enseignante.

— Saucisse.

Je pris mes responsabilités face à mon ennemie déclarée.

— Si votre mari la caresse juste devant votre bouche ce soir, qu'allez-vous lui lécher ? lançai-je en fixant avec défi ces yeux qui ne me regardaient pas.

— Saucisse, me répondit-elle au milieu des respirations coupées par la trouille.

— Mais madame vous ne dites rien là ? s'indigna une élève dans un nouveau silence.

Elle répéta « saucisse », toujours sans bouger autre chose que ses lèvres tendues vers le mur. À cet instant, Félix et moi fabriquions les questions les plus obscènes que nous pouvions imaginer. Mais nous ne levâmes pas la main. Elle répondrait à tout, elle effacerait toutes nos questions et néantiserait nos affronts.

Quand elle força un rictus devant une question anodine, Maëva prit sa place. « Je veux que tu te positionnes à l'endroit exact où je me trouvais, Maëva. Je veux que tu ancras tes pieds dans le sol, que tes bras et tes mains tombent le long de ton corps, que tu regardes droit devant, ce mur, et que tu ne regardes que ce mur. Enfin, Maëva, je veux que tu sentes tes joues s'appesantir », c'étaient les mots de madame Latourre qui nous pétrifiaient désormais. Quand Maëva commença à fixer le mur, les sourires de tous mes camarades s'estompèrent face au visage inerte qui leur faisait face. Nous venions de perdre une complice. Elle répondit d'abord facilement aux questions embarrassées de la classe. Puis une fille de son groupe d'amies chercha à déstabiliser la nouvelle rivale en lui adressant une question tout à fait personnelle. Une tache rouge apparue un jour sur un jean blanc. J'avais imaginé que les filles de ma classe faisaient des barbecues le week-end. Lors de l'allusion, le regard de Maëva semblait emprisonné par le mur. Elle prit un certain temps puis décrocha ses yeux pour venir les ancrer dans ceux de l'interrogatrice en parcourant lentement, comme si